

Maude Arès & Massimo Guerrera, États fluides : entre la dureté du faire et la délicatesse des fards à joues, Galerie B-312, Montréal

Julie Faubert

Number 105, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98801ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faubert, J. (2022). Review of [Maude Arès & Massimo Guerrera, États fluides : entre la dureté du faire et la délicatesse des fards à joues, Galerie B-312, Montréal]. *Esse arts + opinions*, (105), 100–101.



Maude Arès & Massimo Guerrera *États fluides : entre la dureté du faire et la délicatesse des fards à joues*

Un petit groupe se forme près des grandes fenêtres de la galerie. Les artistes sont assis sur des couvertures qui recouvrent des matelas posés au sol. L'une tend la main dans le vide qui sépare encore leurs corps. L'autre l'enlace ensuite de sa main à lui, moitié prise, moitié effleurement. Elle presse maintenant un peu d'argile à la base du V que forment deux de ses doigts, à lui. Il fait de même avec les siens, à elle. Et se construit entre leurs corps une forme, une architecture fragile faite de minces tiges en tension, de gouttes de teinture et de mousses quasi invisibles.

« Les frontières entre les mondes imposent¹ », écrit l'anthropologue Nastassja Martin dans *Croire aux fauves*. Celle qui a rencontré un ours dans le nord du Kamtchatka interroge la métamorphose qui s'ensuit par un récit dans lequel la conception occidentalocentrique des rapports entre les mondes humains et non humains révèle son inconfortable inadéquation. Ce n'est évidemment pas à un croisement entre humains et ursidés que nous convient Maude Arès et Massimo Guerrera dans le contexte du 30^e anniversaire de B-312, mais bien à un brouillage des limites entre matières et gestes, à des échanges poreux entre objets et matières, entre objets inanimés et formes vivantes, multipliant et dépliant les innombrables manières de la rencontre entre leurs corps, les nôtres et des objets-matières glanés de par la ville. Par leurs agencements attentifs – je dirais même chargés d'affection –, ils nous immergent dans un monde où les frontières rigides entre notre humanité et la matière sont mises en doute.

Disposées près du sol, sur de petits socles-autels païens, les formes créées par Arès et Guerrera longent les murs de la salle d'exposition, encerclant une maquette imposante (échelle 1 : 2) du tout premier local occupé par le centre d'artistes. Sur ces tables de messes basses (on les sent, à coup sûr, en conversation), se retrouvent des sculptures en argile aux formes multiples, parfois palais ou tours, parfois monolithes,

parfois réceptacles; des bols, des écrins ou des récipients de toutes formes, toutes tailles; des collants étirés alourdis de pieds d'argile; quelques brindilles épinglées au mur faisant constellation; une mèche de cheveux tachée de peinture bleu pâle; une pièce en acier brun orangé pètrie par l'usure et déposée respectueusement sur un coussin; une pièce de tissu maculée de boue; un bassin rectangulaire au fond d'un jaune profond duquel émerge une tige-flèche-montagne en argile; et je pourrais continuer longuement, luxueusement. Les assemblages ont été choisis avec soin, avec attention, dans un souci constant de porosité entre les objets-matières qui contrarie toute esquisse de hiérarchie entre le « trouvé », le « façonné », le « fabriqué ». L'entreprise de nomenclature est inopérante et rien ne mène ici vers elle, si ce n'est le désir que porte le présent texte de transmettre la fécondité des agencements. L'expérience se situe dans l'opulence sensorielle et imaginaire qui appelle en nous ce qu'il y a de plus vivant : la rencontre avec l'autre, au-delà du nom, en deçà du nom, à quelque règne qu'il appartienne.

Dans la petite salle, s'attache au mur de gauche une séquence d'une quinzaine de tiges-bâtons-pinceaux – élançées, stoïques – dont les usages appellent le fantasme : un très long bâton de bois s'achève en pinceau à fard à joues; une longue tige d'acier s'épuise dans un faisceau de poils dont la virole est faite d'un ruban entortillé que l'on imagine de soie; une autre tige, plus petite, recouverte de papier, supporte une chaussette, une houppette et une saillie-tige en papier; et ainsi de suite. On imagine ces « sculptures-outils » dans le monde et on invente alors le monde qui pourrait bien les accueillir, monde où la poésie serait reine. La joie qui accompagne la libre invention du monde devient contagieuse, envahissante.

Quand on s'attarde dans l'espace, la sensation des gestes cumulés, la présence des corps qui se frottent et se mêlent aux

Maude Arès & Massimo Guerrera

États fluides : entre la dureté du faire et la délicatesse des fards à joues, vues d'installation et de la performance, 2022.

Photos : Guy L'Heureux



objets épars deviennent prenantes, vives. On se sent envahi par la dimension haptique : effleuré, incessamment vivant. « Quel est le mobilier du monde que ces images révèlent²? », s'interroge l'anthropologue Philippe Descola, lui qui se consacre, depuis plusieurs années déjà, à l'étude des liens qui unissent images et conceptions du monde. Renversant sa proposition, on se demande plutôt quel monde le mobilier d'Arès et Guerrera viendrait ici révéler. Car les objets recueillis, transformés ou fabriqués par les artistes ne revendiquent aucune autonomie : ils semblent plutôt habités les uns par les autres, ouverts aux sensations que chacun d'eux suscite. Ils ne sont pas *placés* dans l'espace par les artistes, mais réunis dans une trame affective, attentive et sensorielle en instance de partage permanent qui intègre aussi, lors de sa visite, celle ou celui qui circule à travers eux.

Lorsque les membres du comité commissarial anniversaire ont la fine intuition d'inviter Arès et Guerrera, ils appellent de leurs vœux une rencontre dont ils ignorent encore les méandres. À travers leurs nombreuses errances-cueillettes dans les espaces liminaires de Montréal, les artistes s'approvoisent, questionnant *ensemble* le statut incertain des trouvailles qu'ils font, les frontières que l'on suppose entre certains objets et d'autres, entre les matières elles-mêmes. Ils se confrontent à chacune de celles-ci, découvrant leur « mobilité » singulière (Arès) et la « fluidité » des rapports qui se déploient entre eux, artistes (Guerrera). Ils prennent aussi d'assaut la galerie, y passant plusieurs jours ensemble à vivre et à performer ces assemblages innommés auxquels ils désirent nous convier. Enfin, ils se prêtent au jeu des archivistes en revisitant l'histoire de B-312 et en investissant l'espace-maquette de leurs découvertes.

En janvier 2022, la traversée de l'immeuble Belgo – le grand escalier, les planchers craquants, les nombreuses portes qui s'ouvrent sur des fêtes inconnues – offrait déjà

quelque chose comme une respiration dans ce monde étrange et aseptisé qui devenait le nôtre, monde où le hasard de la rencontre – son pouvoir de métamorphose – a semblé pendant quelque temps disparaître. Dans ce désert de prévention et de prévision, la proposition luxuriante d'Arès et Guerrera augure des temps meilleurs et la relève des esprits libres. Ici, le monde n'est plus hostile et mon corps peut s'ouvrir à de nouveaux agencements, prendre de l'expansion par l'intérieur.

Julie Faubert

Galerie B-312, Montréal
du 20 janvier au 12 mars 2022

1 – Nastassja Martin, *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard (Verticales), 2019, p. 137.

2 – Librairie Millepages, « "Les formes du visible" de Philippe Descola : Rencontre organisée par Millepages, 1^{re} partie », *YouTube*, 2 octobre 2021, 20 min 30 s, <youtube.com/watch?v=Lb8E-hQekOM>.